

# Le camée : témoignages d'un savoir-faire qui traverse le temps

**Maria Centrella**

DANS **ÉLA. ÉTUDES DE LINGUISTIQUE APPLIQUÉE** 2013/3 n°171 , PAGES 321 À 333  
ÉDITIONS **KLINCKSIECK**

ISSN 0071-190X

ISBN 9782252038949

DOI 10.3917/ela.171.0321

Date de mise en ligne : 28/05/2014

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-ela-2013-3-page-321?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Klincksieck.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# LE CAMÉE : TÉMOIGNAGES D'UN SAVOIR-FAIRE QUI TRAVERSE LE TEMPS

*Résumé : Le métier du caméiste permet de pénétrer dans l'univers du camée, un chef-d'œuvre de l'orfèvrerie puisant ses racines dans une longue tradition artistique qui s'est constituée au cours des siècles grâce à des Maîtres artisans qui perpétuent un art remontant à l'Antiquité. Après un bref historique sur le camée, nous analyserons les mots dont la langue française s'est dotée pour désigner cet objet d'art, camée et camaïeu, dans leur évolution en diachronie, pour terminer par une ébauche de conceptualisation du domaine, à l'aide du Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle de Pierre Larousse.*

## 1. LES CAMÉISTES

Parmi les métiers de l'orfèvrerie, l'un des plus fascinant est le *graveur de camée*, un artiste/artisan qui, en profitant des couleurs et même des accidents de la matière, arrive à produire des effets d'art admirables ; un métier pour lequel a été créé, à une certaine époque, le mot *caméiste*, que nous trouvons attesté dans plusieurs ouvrages à partir de 1830 jusqu'au début du xx<sup>e</sup> siècle.

Le texte le plus ancien mentionnant ce métier est un texte sur l'empereur romain Marc-Aurèle, dans lequel est soulignée la perfection atteinte à cette époque par l'art du caméiste, dont on reconnaît qu'il est « dirigé sur les mêmes principes que celui du sculpteur de bas-relief »<sup>1</sup>. Pourtant ce n'est qu'aux années quarante et cinquante du XIX<sup>e</sup> siècle que remontent la plupart des attestations du mot *caméiste*, recensées même dans des textes officiels tels que le *Rapport du Jury Central sur les produits de l'Industrie de France* présenté à l'Exposition universelle de 1844, où l'on cite les deux caméistes français ayant présenté leurs œuvres à l'exposition<sup>2</sup>, et les *Travaux de la commission*

---

1. Louis-Madeleine Ripault, *Histoire philosophique de Marc-Aurèle avec les pensées de ce prince*, Paris, Barba éd., vol. 3, 1830, p. 150.

2. Jury Central, *Exposition des produits de l'industrie française. Rapport du Jury Central en 1844 des produits de l'Industrie française*, Paris, tome III, 1844, p. 206-212.

*française sur l'industrie des nations* (1851), qui nous informent sur la grande faveur que connaît, vers la moitié du siècle, la mode des camées sur coquilles<sup>3</sup>.

Ce mot, que d'autres sources citent en composition dans l'expression *graveur-caméiste*<sup>4</sup> et que les dictionnaires de l'époque n'enregistrent pas, nous fournit l'occasion d'entrer dans le monde élégant et fascinant des camées, ces chefs-d'œuvre de la glyptique qui ont connu, à travers les siècles, une appréciation exceptionnellement répandue, en s'adaptant au goût des anciens comme des modernes.

## 2. BRÈVE HISTOIRE DES CAMÉES

Comme le souligne l'*Encyclopædia Universalis*, dans la glyptique, qui est l'art de graver les pierres fines, il faut distinguer deux techniques : l'une qui consiste à graver les pierres en creux, l'autre qui consiste à les graver en relief. La première de ces techniques produit les intailles ou pierres gravées ; la seconde, les camées<sup>5</sup>.

Les camées les plus précieux et les plus anciens sont obtenus en utilisant des pierres dures, agate, sardoine ou cornaline, qui offrent des couches superposées de différentes couleurs dont la gravure de l'artiste tire des contrastes suggestifs. D'autres camées sont obtenus en utilisant des matières premières différentes, notamment le corail, le coquillage ou bien, dans la région de Naples, la lave du Vésuve.

Le travail du camée est l'une des activités les plus remarquables d'un artisanat dont les frontières avec l'art sont extrêmement subtiles et souvent franchies par ceux qui sont en réalité les héritiers d'une longue tradition artistique qui s'est constituée au cours des siècles grâce à des Maîtres artisans qui perpétuent un art remontant à l'Antiquité.

Connue en Mésopotamie à partir du IV<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., la taille en creux de la pierre était utilisée pour réaliser des cachets et des sceaux, dont des exemples sont fournis par les scarabées égyptiens, constituant la forme primitive et embryonnaire du camée proprement dit<sup>6</sup>.

Bientôt, néanmoins, le camée s'affranchit de cette fonction primitive, pour devenir, chez les Grecs, un ornement, un objet de luxe complément de

3. Commission française sur l'industrie des nations, *Travaux de la commission française sur l'industrie des nations*, Paris, Imprimerie impériale, vol. 6, 1851, p. 169.

4. Cf. Société d'encouragement pour l'industrie nationale, *Bulletin de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale*, Paris, Bouchard-Huzard imprimeur, vol. 44, 1845, p. 613 ; Étienne Parrocel, *Annales de la peinture*, Paris, Ch. Albessard et Berard éd., 1862, p. 487 ; Henri Vever, *La bijouterie française au XIX<sup>e</sup> siècle (1800-1900)*, Paris, H. Floury, vol. 3, 1908, p. 782, 784, 787.

5. *Encyclopædia Universalis*, Paris, Éd. Encyclopædia Universalis, IV<sup>e</sup> éd., vol. 4, 1995, s.v. *camée*.

6. Les scarabées égyptiens, comme l'indique le *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle* de Pierre Larousse, étaient à la fois camées et intailles, étant travaillés en relief sur la partie convexe et gravés en creux sur la partie plate (Cf. Pierre Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Larousse, vol. 3, 1867, s.v. *camée*).

grâce et d'élégance. Les Grecs seront les grands maîtres de cet art qu'ils vont renouveler en inaugurant des sujets qui deviendront des classiques du genre, comme par exemple les profils de femme ou les personnages de la mythologie.

Au premier siècle av. J.-C. le savoir-faire des artistes grecs arrive à Rome ; les camées deviennent à la mode dans les classes les plus aisées et on fait venir des pierres et des artistes de Grèce et d'Orient, en atteignant un niveau technique incroyablement raffiné, la cour des Empereurs se révélant fertile à son développement. C'est à cette époque que remontent *La Pierre d'Auguste*, conservée au Musée de Vienne, et le *Grand Camée de France*, dit également *Apothéose d'Auguste*, qui se trouve au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale de France<sup>7</sup>.

L'art du camée connaît une longue stase du v<sup>e</sup> au xiii<sup>e</sup> siècle, pour reflourir en Italie avec la Renaissance. Au Moyen Âge, des pierres gravées antiques sont néanmoins utilisées pour orner les croix, les reliquaires, les châsses et d'autres objets de culte, ce qui permet en même temps de sauver de nombreuses œuvres condamnées à la destruction et d'introduire des sujets d'ordre religieux dans cet art, que la superstition contribuera également à garder, les camées étant considérés comme des talismans ou des amulettes<sup>8</sup>.

Si le Moyen Âge semble se désintéresser des camées, la Renaissance, à l'instigation des Italiens et par le truchement de François I<sup>er</sup>, remet la glyptique en faveur. Le roi installe des tailleries de pierres précieuses où l'on exécute de nombreux camées à son effigie alors que les artistes italiens, à partir de ce moment, exporteront leur art en France et en Europe, en rivalisant avec les maîtres de l'Antiquité.

Dans la période baroque l'intérêt pour ces œuvres paraît décroître et on ne la cite que pour l'introduction de la nacre en raison de sa brillance et de sa transparence. Les camées reviennent à la mode au xviii<sup>e</sup> siècle. C'est à cette époque qu'à Naples, alors capitale du Royaume des Deux-Siciles, naît l'*Atelier Royal pour la gravure de pierres dures*, fondé en 1738 par Charles III de Bourbon.

Mais c'est entre xviii<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècle que l'art du camée atteint son apogée. Napoléon, grand amateur de camées et d'intailles, en rapporte une importante quantité de sa campagne d'Italie de 1796, en créant une école pour sourds-muets où l'on enseignait l'art de l'orfèvrerie et de la taille des gemmes. La couronne de son sacre sera sertie de camées.

7. À propos de ce camée, connu aussi sous le nom d'*agate de la Sainte-Chapelle* ou *agate de Tibère*, cf. Jean-Baptiste Giard, *Le Grand Camée de France*, Paris, Éditions de la BnF, 1998.

8. Comme le souligne l'*Encyclopædia Universalis*, « la plupart de ces camées prirent aux xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles un caractère magique et surnaturel ; on attribuait aux agates irisées, notamment, une puissance miraculeuse contre les maladies physiques et morales » et encore, selon le *Grand Dictionnaire universel du xix<sup>e</sup> siècle*, dans l'opinion générale, « un bélier sur saphir préservait du poison, de l'asthme et de bien d'autres maladies ou accidents ; une grenouille sur béril avait le don de rétablir la bonne intelligence entre deux personnes en désaccord ; un homme tenant quelque chose à la main arrêtait l'hémorragie, etc., etc. » (cf. *Encyclopædia Universalis, op. cit., s.v. camée* ; Pierre Larousse, *op. cit., s.v. camée*).

Le retour du classicisme remet cette glyptique au goût du jour de façon si massive que le *Journal des dames* écrivait en 1805 qu'une « femme à la mode porte des camées à la ceinture, au collier, sur les bracelets et sur la tiare »<sup>9</sup>. Cette même année, à Naples le marseillais Paul Bartholomé Martin, s'installant à Torre del Greco, y apporte le savoir-faire manquant jusque-là pour exploiter sur place le corail extrait de la mer voisine et donne essor à une tradition dans laquelle les Napolitains vont très vite exceller<sup>10</sup>, de sorte que l'écho de ces manufactures parviendra en France par les témoignages de nombreux voyageurs français à l'époque du Grand Tour<sup>11</sup> et que les camées en lave du Vésuve entreront dans le *Grand Dictionnaire Universel du XIX<sup>e</sup> siècle* de Pierre Larousse<sup>12</sup>. À cette époque, la rareté croissante des pierres fines et

9. Françoise Nativelle, « Les camées », sur le site de la Fédération Nationale d'Experts Professionnels Spécialisés en Art (FNEPSA), <http://www.fnepsa.fr/+LES-CAMEES+.html>

10. Marie-Hélène Dhifi, « Camées et bijoux de corail : L'orfèvrerie italienne se réorganise à Torre del Greco », Suite101.fr, <http://marie-h-dhifi.suite101.fr/camees-et-bijoux-de-corail-a8029#ixzz1kptO6Mx>

11. Citons, entre autres, le comte Turpin de Crissé, qui se plaint de la défense absolue qu'est faite au Musée Bourbon de dessiner les camées et autres objets précieux que seuls les Napolitains avaient le droit de copier afin de « porter au fond du Nord ces brillants échantillons des arts méridionaux » (Lancelot-Théodore Turpin de Crisse, *Souvenirs du golfe de Naples, recueillis en 1808, 1818 et 1824*, Paris, Chaillon-Potrelle, 1828, p. 22), et le commandeur Stanislas D'Aloe, qui fournit un catalogue détaillé des camées et pierres gravées exposés dans ce musée (Stanislas D'Aloe, *Naples : ses monuments et ses curiosités, avec un catalogue détaillé du Musée Royal Bourbon*, Naples, Imprimerie Piscopo, 1856, p. 310-330). Le Musée Royal Bourbon est mentionné également par Du Pays, qui souligne « la délicatesse, le fini, la beauté du dessin » des « monuments de la glyptique » réunis dans ses salles élégantes (Augustin Joseph Du Pays, *Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Italie et de la Sicile*, Paris, L. Hachette et cie, 1859, p. 586), aussi bien que par Mirval, qui cite, parmi les multiples œuvres d'art exposées à Capodimonte, « une collection de camées ou pierres gravées » (C. H. de Mirval, *Ernest et Fortunat, ou Les jeunes voyageurs en Italie. Récit descriptif et pittoresque des principales curiosités de cette merveilleuse contrée*, Paris, Lehubey, 1837, p. 257), jusqu'à ce Bourassa, voyageur d'outre-Atlantique qui fait parvenir à Montréal l'écho de ces « camées d'un travail si fin, qu'ils nécessitent l'usage d'un microscope pour les étudier » contenus dans la salle « appelée “des objets précieux” » (N. Bourassa, « Description de Naples et de ses environs », *L'Écho du cabinet de lecture paroissial de Montréal*, vol. 1, n° 11, 1859, p. 167).

En particulier, les Napolitains se spécialisent dans la gravure de camées en pierre du Vésuve, largement réputés et montés principalement « en or à un bas titre, dit *or de Naples* » (Conrad Malte-Brun, Théophile Lavallee, *Géographie universelle de Conrad Malte-Brun, entièrement refondue et mise au courant de la science par Th. Lavallée*, Paris, Furne et cie, tome 3<sup>e</sup>, 1862, p. 259; cf. aussi Augustin Joseph Du Pays, *op. cit.*, p. 549); ce type de camées, évoqué aussi dans la *Géographie Universelle* de Malte-Brun et Lavallée, représente une ressource importante pour l'économie napolitaine, comme le signale la *Revue de Rouen et de Normandie*, puisqu'il est « bien peu de voyageurs qui n'en rapportent dans leur pays » (Frederick Preisser, « Excursion scientifique et industrielle dans le Tyrol et en Italie », *Revue de Rouen et de Normandie*, vol. 11, 1843, p. 126; cf. aussi Octave Féré, Robert Hyenne, *Garibaldi : aventures, expéditions, voyages : Amérique, Rome, Piémont, Sicile, Naples 1834-1848-1859-1860*, Paris, Librairie moderne, 1861, p. 209). La renommée des camées napolitaines arrive néanmoins au xx<sup>e</sup> siècle, où Henri Vever parle d'un « genre napolitain » concernant la monture du camée coquille (Henri Vever, *La Bijouterie française au XIX<sup>e</sup> siècle (1800-1900)*, vol. 3, Paris, H. Floury, 1908, p. 366), et également *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, la revue française de questions et réponses sur divers sujets encyclopédiques, dont l'art, l'histoire et la littérature, mentionne explicitement, dans son numéro de l'avril 1971, les « graveurs de camées de la région de Naples » (Charles André Read (dir.), *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, vol. 21, 1971, p. 155, s.v. *camée*).

12. Le dictionnaire de Larousse, tout en appréciant ce type de camées, en met en évidence la moindre dureté par rapport aux camées en pierres dures : « Naples a aussi une industrie particulière en ce genre; ce sont des camées en lave du Vésuve. Rien de joli et d'original comme ces médaillons gravés sur des pierres de différentes nuances. La lave du Vésuve est très-tendre; très-facile à entamer; aussi ces camées se font très-vite et sont d'un prix très-modique; mais, au bout d'un an ou deux, le relief le plus saillant a disparu, emporté par le frottement » (Pierre Larousse, *op. cit.*, s.v. *camée*).

la baisse des prix de vente contribuent à l'apparition des camées gravés sur coquilles<sup>13</sup>. L'usage de cette matière, plus tendre et beaucoup plus économique, rendra les camées largement populaires.

Le Second Empire, à la recherche d'un lien avec la tradition, lance plusieurs modes, dont un retour au style napoléonien, au moment où le mouvement néo-renaissance italien gagne l'Europe, ce qui produit des effets également sur l'orfèvrerie : le bijou antique est remis au goût du jour dans une monture articulée et colorée ; on réalise ainsi des camées dits « habillés », représentant des bustes féminins rehaussés d'or ou de pierres précieuses.

Bien que l'âge d'or des camées semble se conclure avec le XIX<sup>e</sup> siècle, il est vrai qu'aujourd'hui ces œuvres n'en sont pas moins recherchées. Alors que l'orfèvrerie française s'oriente vers d'autres types de bijoux, l'orfèvrerie italienne, et en particulier dans la région de Naples, maintient sa position de producteur principal de camées en corail et en coquillage, grâce à la présence d'une importante *École de la Gravure* et à un savoir-faire transmis de père en fils<sup>14</sup>.

### 3. DEUX MOTS POUR LE DIRE : CAMÉE ET CAMAÏEU

Si les premières traces de camées se perdent dans le temps, il en est de même des origines du mot, ou bien *des* mots que la langue française a adoptés pour désigner ces objets précieux sur lesquels, selon l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, « les Graveurs en pierre employent leur art pour rendre les productions de la nature plus recommandables »<sup>15</sup>. Il s'agit des mots *camée* et *camaïeu*, deux lexèmes certainement apparentés, de sorte que presque tous les dictionnaires ont recours à des renvois d'un lemme à l'autre, surtout pour ce qui concerne leur origine, à laquelle ils consacrent tous une place importante et sur le caractère incertain de laquelle ils concordent, car plusieurs hypothèses étymologiques ont été proposées à ce sujet, sans pour autant parvenir à une conclusion partagée par les spécialistes<sup>16</sup>.

13. Ces camées sont déjà connus dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, puisqu'on en fait mention dans l'*Encyclopédie* : « On en fait aussi sur des coquilles : ce sont les moins recommandables, par la raison de leur peu de dureté » (Denis Diderot, Jean Le Rond D'Alembert (éd.), *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, Briasson-David-le Breton-Durand, 1751-1772, s.v. *camaïeu*, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50537q.r=encyclopedie+C3%A9die+diderot+.langFR>)

14. Cette école, la *Scuola d'incisione sul corallo ed arti decorative e industriali*, naît le 23 juin 1878 à Torre del Greco (cf. Alessandra Periccioli Maggese, « Dall'Unità all'apertura della Scuola d'incisione sul corallo », dans Alessandra Periccioli Maggese, Antonella Putaturo Murano, *L'arte del corallo. Le manifatture di Napoli e di Torre del Greco fra Ottocento e Novecento*, Naples, Macchiaroli, 1989, p. 51-68).

15. Denis Diderot, Jean Le Rond D'Alembert, *op. cit.*, s.v. *camaïeu*. Cette définition paraît reprendre celle de Furetière : « [...] ces pierres précieuse [...] sur lesquelles les Lapidaires employent leur art pour aider la nature à perfectionner ces représentations » (cf. Antoine Furetière, *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes, & les Termes de toutes les Sciences et des Arts*, Paris, 1690, s.v. *camaïeu*).

16. Pour une réflexion plus approfondie sur les différentes hypothèses concernant l'origine de *camée* et *camaïeu* cf. Maria Centrella, « Le camée », dans Carolina Diglio, Jana Altmanova (dir.), *Dictionnaires et terminologie des arts et métiers*, Fasano – Paris, Schena – Alain Baudry et C.ie, 2011, p. 64-68.

Le mot *camaïeu*, plus ancien, est attesté au XVII<sup>e</sup> siècle, d'abord sous la forme *camayeu* (1676) puis *camaïeu* (1690). Néanmoins, les premières attestations en anglo-normand peuvent être rapprochées d'un mot latin médiéval relevé dans le domaine anglais en 1222 sous la forme *cameu*. À cette forme se succèdent, au cours de deux siècles, *camaï* (fin XII<sup>e</sup> siècle), *ca(c)hmahief* (fin XII<sup>e</sup>-début XIII<sup>e</sup> s.), *kamaheu* (milieu du XIII<sup>e</sup> s.)<sup>17</sup>.

La chronologie du mot dans les langues romanes (italien *cameo* 1295, portugais *camafeu* 1297, catalan *camafeu* 1358, espagnol *camafeo* 1375) a suggéré à Corominas l'hypothèse d'un emprunt du mot français par les autres langues romanes et d'une origine germanique du français<sup>18</sup>, hypothèse que le *Trésor de la langue française* et le *Dictionnaire historique* d'Alain Rey considèrent peu vraisemblable, puisqu'aucun étymon germanique valable ne peut être avancé et que le correspondant moyen haut-allemand *gâmahiu* est emprunté au français.

Une autre origine, envisagée par le *Dizionario etimologico italiano* de Battisti et Alessio, est le latin *\*chamaephaeus* [*lapis*], « pierre précieuse à fond sombre », composé de *chamae-* (gr. χαμαι « à terre, au sol ») et *phaeus* (gr. φαίος « gris, sombre »), qui confirmerait les formes hispaniques en *-f-*, mais qui paraît manquer de fondement<sup>19</sup>.

L'hypothèse d'un étymon arabe *qamā'il*, pluriel de *qum'ul(a)* « bourgeon », avec un développement sémantique vers « pierre précieuse », parallèle à celui du latin *gemma* (*gemme\**), est également mise en doute puisque l'arabe ne semble attesté que dans les dictionnaires et que des raisons phonétiques la mettent en question<sup>20</sup>.

17. Paul Imbs, Bernard Quemada (dir.), *Le Trésor de la Langue Française*, Paris, Klincksieck, vol. 5, 1977, s.v. *camaïeu*.

Le *Dictionnaire de l'ancienne langue française* de Godefroy enregistre également d'autres variantes : *Chamahou*, *camahius*, *camahesus* (1313), *camahuz* (1327), *gamahut* (1354), *Calmahieu* (1375), *kameuz*, *camahieu* (1389 ; 1420), *camaeux* (1469), *camoyus* (Cf. Frédéric Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Librairie des sciences et des arts, 1938, s.v. *camaïeu*).

18. Joan Corominas, *Diccionario critico etimológico de la lengua castellana*, Berne, A. Francke, 1954.

19. Paul Imbs, Bernard Quemada, *op. cit.*, s.v. *camaïeu* ; Alain Rey (dir.) *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, *Dictionnaires Le Robert*, troisième éd., tome 2, 2000, s.v. *camée* ; Albert Dauzat, Jean Dubois, Henri Mitterand, *Dictionnaire étymologique et historique du français*, Paris, Larousse, 1993, s.v. *camaïeu*.

20. *Ibid.* Cette hypothèse est également mise en doute par le *Dictionnaire culturel* (2005, Paris, Éditions Le Robert, s.v. *camaïeu*). Dans ce dictionnaire, ainsi que dans le *Grand Robert de la langue française* (2011, Paris, Éditions Le Robert, s.v. *camaïeu*), il est aussi fait référence aussi à l'hypothèse, soutenue par Guiraud, rattachant le mot à d'anciennes formes comme *gameuz*, *gamauz* « gammes », d'où *gamahieu*, avec un *j* (*yod*) développé entre les deux voyelles en hiatus ; toutefois le changement du *g* initial en *c* reste difficile à expliquer.

Citons enfin la proposition du Littré, faisant remonter *camée* à des sources grecques. Ce dictionnaire cite différents mots du bas-grec ayant en commun la racine χαμ- : les substantifs *καματων* ('œuvre, travail'), *καμωτικόν* ('ouvrage fait à la main') et *καμειον* ('atelier d'ouvrier en fer'), le verbe *καμώμειν* ('travailler') et le participe passé *λιθοκαμωμένος* ('orné de pierreries'). Tous partagent le sème de 'travail à la main' et, donc, c'est la thèse du Littré, *camée*, signifiant en général « chose faite par la main », aurait pris par la suite, ce qui arrive souvent aux mots généraux, un sens particulier (Cf. Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Jean-Jacques Pauvert éditeur, tome 1, 1956 [1863-1872], s.v. *camée*).

Pour le mot *camée*, on fait référence à l'italien *cam(m)eo*, attesté depuis 1295 à Rome, d'après le *Dizionario etimologico italiano*, et dont l'origine n'en est pas moins incertaine<sup>21</sup>. L'introduction du mot en français remonte au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>22</sup>, en correspondance, comme le remarque le *Dictionnaire historique*, d'une époque « où de nombreux artistes italiens se consacraient à la gravure sur pierre fine et où, en France, l'art du camée connaissait son apogée »<sup>23</sup>. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le mot a rejoint, par analogie, le sens de *cameïeu*, devenant courant pour désigner cet objet magnifique produit par l'art et le travail manuel de tant d'artisans entre l'Italie et la France, *cameïeu* étant passé à désigner principalement un type de peinture « où l'on n'emploie qu'une seule couleur avec des nuances différentes, ce qui lui donne quelque ressemblance avec le camée »<sup>24</sup>.

Ce glissement sémantique est pris en compte par le *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle* de Pierre Larousse ainsi que par le *Dictionnaire général de la langue française* de Hatzfeld et Darmesteter<sup>25</sup>, où l'acceptation de pierre gravée est considérée comme vieillie, alors qu'il n'est enregistré ni par le dictionnaire de Littré, où la première acceptation de *cameïeu* reste celle de « pierre fine taillée, ayant deux couches de différentes couleurs, dont l'une est devenue la figure en relief, et l'autre fait de fonds »<sup>26</sup>, ni par le *Dictionnaire de l'Académie*, dont il faudra attendre la IX<sup>e</sup> édition, parue un siècle plus tard, pour que *cameïeu* soit présenté comme synonyme vieilli de *camée*<sup>27</sup>.

Un autre signe évident de cette évolution sémantique est fourni par le *Dictionnaire des idées par les mots*, qui renvoie les lemmes *cameïeu* et *camée* à des domaines tout à fait différents<sup>28</sup> :

**CAMAÏEU** → couleur, peinture  
**CAMÉE** → bijou, graver, joaillerie

21. Carlo Battisti, Giovanni Alessio, *Dizionario etimologico italiano*, Florence, Barbera, 1975, s.v. *cammeo*.

22. Pour la première attestation du mot le *Dictionnaire de l'Académie* et le *Dictionnaire étymologique* de Picoche proposent, de façon générale, le XVIII<sup>e</sup> siècle, alors que le *TLF* et le *Dictionnaire historique* fournissent une date plus précise, 1752, et que le *Dictionnaire étymologique* de Wartburg et Bloch, tout comme le *Dictionnaire général* de Hatzfeld et Darmesteter proposent la date de 1762, correspondant à l'admission par l'Académie (Cf. Académie française, 1992. *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, Imprimerie nationale-Fayard, 9<sup>e</sup> éd., tome 1, s.v. *camée* et *cameïeu*, <http://atilf.atilf.fr/academie9.htm>; Picoche, Jacqueline. 1986. *Dictionnaire étymologique du français*, Paris, Dictionnaires Le Robert, s.v. *cameïeu*; Walther von Wartburg, Oscar Bloch, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, Presses Universitaires de France, 1950, s.v. *cameïeu*; Adolphe Hatzfeld, Arsène Darmesteter, *Dictionnaire général de la langue française du commencement du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours*, Paris, Delagrave, réimpression intégrale, 1964 [1890-1900], vol. 1, s.v. *camée*).

23. Alain Rey (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, troisième éd., tome 2, 2000, s.v. *camée*.

24. Académie française, *op. cit.*, s.v. *camée* et *cameïeu*.

25. Adolphe Hatzfeld, Arsène Darmesteter, *op. cit.*, s.v. *camée*.

26. Émile Littré, *op. cit.*, s.v. *camée*.

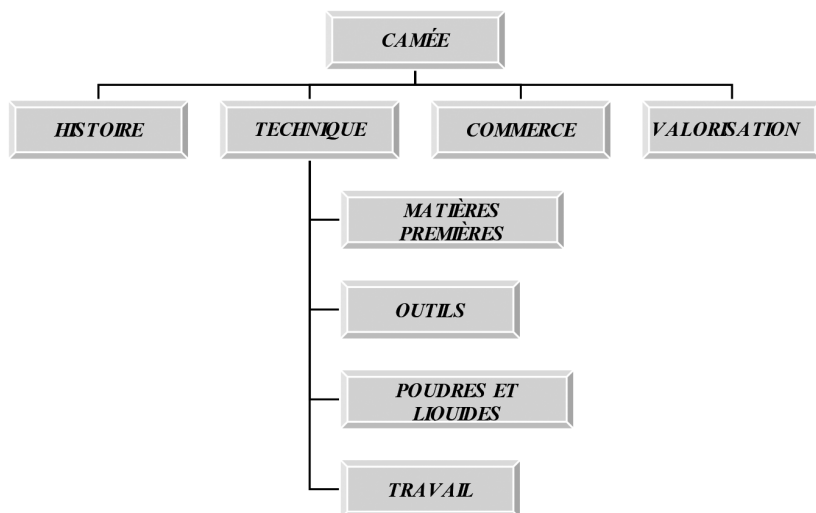
27. Académie française, *op. cit.*, s.v. *camée* et *cameïeu*.

28. Daniel Delas, Danièle Delas-Demon, *Dictionnaire des idées par les mots*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1985, s.v. *cameïeu* et *camée*.

Alors que le premier est associé aux couleurs et à la peinture, le second l'est au champ sémantique des bijoux et de la joaillerie, en présentant en particulier un renvoi analogique au verbe *graver*, qui désigne l'action accomplie par l'artisan, qui « grave » en relief une pierre précieuse, une coquille ou bien un morceau de lave pour faire remonter à la surface les couches différentes de la matière, ses nuances subtiles<sup>29</sup>.

#### 4. POUR UNE CONCEPTUALISATION DU DOMAINE DES CAMÉES : LE *GRAND DICTIONNAIRE UNIVERSEL* DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE DE PIERRE LAROUSSE

Pour conclure cette étude, il nous a paru intéressant de procéder à une conceptualisation générale du domaine des camées, à l'aide du *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle* de Pierre Larousse qui, dans la partie encyclopédique consacrée à la voix *camée*<sup>30</sup>, fournit un véritable arbre conceptuel du domaine, tout à fait actuel puisqu'il s'agit d'un art qui n'a pas beaucoup changé dans le temps et où le travail manuel pourra difficilement être substitué par la machine<sup>31</sup> :



Ce développement encyclopédique, très soigné et riche d'informations, s'ouvre par un long aperçu historique sur trois colonnes, où sont présentées

29. Dans l'article *graver*, cependant, le dictionnaire propose, parmi les objets gravés, les deux mots, *camée* et *camàieu*, en ajoutant, dans la rubrique « Sortes de gravures » l'expression *gravure en camàieu*. Sous la voix *bijou*, nous retrouvons seulement le mot *camée*, aussi bien dans la rubrique « Les bijoux » que comme « Matière ». Sous l'entrée *joaillerie*, enfin, on ne fait pas référence au mot mais, parmi les « Pierres fines et précieuses », sont présentées quelques-unes des pierres utilisées pour obtenir des camées, la sardoine et l'agate.

30. Pierre Larousse, 1867, *op. cit.*, s.v. *camée*.

31. Francesco Negri Arnoldi, *Il mestiere dell'arte. Introduzione alla storia delle tecniche artistiche*, Naples, Paparo Edizioni, 2007, p. 61.

avec beaucoup de détails les étapes principales de l'évolution du camée à travers les siècles, en partant du monde oriental, en Égypte, et en passant par la Grèce, Rome, la Renaissance italienne et européenne, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire l'époque contemporaine au dictionnaire de Larousse<sup>32</sup>. Une attention particulière est consacrée à la présentation des camées les plus intéressantes de France et d'Europe<sup>33</sup>, décrits non seulement dans leurs particularités artistiques mais aussi dans leurs péripéties historiques<sup>34</sup>, comme le montre ce passage, consacré à la célèbre Agate de Tibère<sup>35</sup> :

L'agate de Tibère, connue aussi sous le nom de *camée* de la Sainte-Chapelle, est le plus grand de tous les *camées* que l'on connaisse. Sa forme est un ovale irrégulier, légèrement tronqué, ayant un pied moins quelques lignes de hauteur, et dix pouces dans sa plus grande largeur. Il est taillé dans un quartz-agate-sardoine, appelé communément *sardonix*, et composé de cinq couches, dont quatre se détachent sur la couche violâtre du fond. Constantin l'avait emporté de Rome à Byzance ; Baudouin II, empereur de Constantinople, étant venu, en 1144, demander des secours aux princes chrétiens, et à Saint Louis en particulier, le vendit à ce roi. Ce fut Charles V qui le donna à la Sainte-Chapelle de Paris. Il était renfermé dans le trésor de cette église, où il était désigné sous le nom de *grand camaïeu* ; on croyait qu'il représentait le triomphe de Joseph en Égypte ; aussi le portait-on aux processions, et dans les jours de grande fête, on l'exposait à la vénération du public, qui venait le baiser pieusement. C'est ainsi que, dans Saint-Pierre de Rome, les lèvres des fidèles usent encore aujourd'hui par leurs baisers le pied d'une statue antique, qui s'est trouvée transformé en prince des apôtres. En 1619 seulement, le savant Peirese apprit à tous que le *camée* objet de tant de vénération représentait les portraits de la famille d'Auguste et n'avait rien de religieux. Il est aujourd'hui à la Bibliothèque impériale. Cette belle pièce, le numéro 4 de la collection, est divisée en trois compartiments et représente, en haut d'abord, Auguste, César, Romulus et Énée enlevés au ciel ; au milieu, Germanicus, accompagné de sa femme Agrippine et de son fils Caligula. rend compte à Tibère, qui est assis sur un trône avec sa femme Livie, de son expédition en Germanie ; dans la partie inférieure sont figurées, assises et explorées, les diverses nations qu'il a conquises.

Par la suite, le dictionnaire propose de « jeter un coup d'œil sur la partie technique de l'art de graver les camées chez les anciens et chez les modernes »<sup>36</sup>. En effet, l'aspect technique, si important en orfèvrerie, dont le rôle d'intermédiaire entre art et métier est reconnu<sup>37</sup>, devient prioritaire pour le camée

32. Le dictionnaire souligne la vogue de camées qui caractérise son époque, où « les *camées* sont toujours fort en usage dans la parure des femmes, qui les portent soit en broches, soit en bracelets », en les faisant venir d'Italie, et notamment de Rome ou de Naples, dont les camées en lave du Vésuve faisaient leur apparition sur le marché international.

33. Parmi ces camées « remarquables », le dictionnaire cite, entre autres, la sardonix de la galerie Farnese à Rome et la coupe du musée de Naples, « sur laquelle on voit Horus, Isis et le Nil ».

34. Le dictionnaire raisonne, en effet, sur les facteurs qui ont porté à la conservation jusqu'à nos jours d'importantes quantités de camées, en les sauvant de la destruction barbare, notamment l'ignorance d'une partie du clergé croyant voir dans les scènes mythologiques un sujet tiré de la Bible ou de l'Évangile, la superstition populaire attribuant des pouvoirs à ces pierres précieuses et le goût des rois, « amateurs plus éclairés » dont les trésors regorgeaient de camées.

35. Pierre Larousse, 1867, *op. cit.*, s.v. *camée*.

36. *Ibid.*

37. Francesco Negri Arnoldi, *op. cit.*, p. 55-65. Negri Arnoldi souligne que, à différence des autres pratiques artisanales, l'orfèvrerie restera toujours conditionnée au travail direct de l'artifex, à sa capacité technique et manuelle, en remarquant en particulier l'ancien lien entre l'art de l'orfèvrerie et les Arts majeurs. En effet, beaucoup d'artistes de la Renaissance et de l'âge baroque, sculpteurs, peintres, même architectes, avaient une formation d'orfèvres, et plusieurs se soumettaient à un long apprentissage de caméiste.

où, d'après Gautier, « le travail dépasse encore la matière quelque précieuse qu'elle soit »<sup>38</sup>.

Et la matière première de ces bijoux, le plus souvent, est décidément précieuse, s'agissant, comme le souligne le Larousse, principalement des pierres dites « *dures et demi-transparentes* », surtout des pierres siliceuses et, parmi celles-ci, la sardonix, dont la nature se prête admirablement à l'effet demandé aux camées<sup>39</sup> :

Trois couches, quelquefois quatre couches bien distinctes, une brune, une blanche, une noire, une grise, s'y superposent l'une à l'autre, et par le jeu de leurs teintes donnent au travail de l'artiste un rehaut extraordinaire.

On utilise aussi, depuis l'antiquité, d'autres pierres dures, telles que l'onix, l'agate ou la cornaline, se prêtant également à ce type de travail<sup>40</sup>. D'autres matières sont beaucoup moins appréciées, telles que la coquille, largement en vogue au XIX<sup>e</sup> siècle, en raison de leur moindre dureté qui en facilite énormément le travail. Cette particularité, cependant, comme le remarquait déjà l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, rend ce type de camées moins recommandable<sup>41</sup>, en l'exposant davantage à l'usure du temps, ce qui n'est pas le cas pour les camées en pierres dures, dont le travail est beaucoup plus lent et difficile mais qui résistent au temps et peuvent se transmettre d'âge en âge<sup>42</sup> :

Toute la difficulté du travail du *camée* disparaît dans le *camée* coquille ; mais la durée en est bien moindre, et si un artiste peut, à la vérité, mettre autant de talent, quant au dessin et à la pureté du modèle, dans un *camée* de ce genre que dans un *camée* de pierre dure, il ne peut espérer que son travail, exposé à l'exfoliation et à la friabilité des couches mal adhérentes de la coquille, puisse se conserver longtemps et se transmettre d'âge en âge comme se sont transmis ces magnifiques *camées* antiques.

Pour l'exécution des camées on se sert de différents outils dont l'usage, comme le remarque Larousse, paraît avoir peu varié depuis l'antiquité : la pointe de diamant, par laquelle on trace le contour du dessin, puis une sorte de tour qui, mettant en mouvement tantôt une scie, tantôt une pointe, tantôt une tarière, use la pierre, suivant le modèle. En raison du peu de dureté de la matière, ce tour n'est pas utilisé pour la réalisation du *camée* coquille, pour laquelle on a recours au burin, aux grattoirs et à l'échoppe, par lesquels on use la coquille de façon analogue à ce que fait le sculpteur sur le marbre ou la pierre.

38. Théophile Gautier, *Émaux et camées, 1852-1872, avec une iconographie rassemblée et commentée par Madeleine Cottin*, Paris, Minard, 1968, p. 119.

39. Pierre Larousse, *op. cit.*, s.v. *camée*.

40. Le dictionnaire cite, en outre, des camées travaillés sur des pierres dont les couches sont rapportées artificiellement les unes aux autres, à l'aide d'une sorte de colle ou de ciment utilisés anciennement qui, se vitrifiant, prenaient la consistance de la pierre.

41. Denis Diderot, Jean Le Rond D'Alembert, *op. cit.*, s.v. *camaiéu*.

42. Pierre Larousse, *op. cit.*, s.v. *camée*. Cette mode des camées coquille suscite des préoccupations dans la Commission française sur l'industrie des nations craignant que, une fois passée cette mode, « les caméistes français, obligés de chercher un autre travail, ne pourront pas recourir à la profession de graveur sur pierres dures, art admirable trop négligé aujourd'hui, et bien digne de revivre, mais dont les procédés tout spéciaux sont aussi lents que difficiles » (Cf. Commission française sur l'industrie des nations. *op. cit.*, p. 169).

Ces divers instruments ne peuvent agir qu'à l'aide de diverses poudres et liquides : le grès du Levant, la poudre d'émeri et surtout la poudre de diamant, et encore les acides, dont on se sert pour mordre la pierre, l'eau ou le lait, pour avoir un trait pur, l'huile ou l'eau, pour faire adhérer les diverses poudres aux instruments employés par le graveur.

Le travail du camée se termine par le polissage de la pierre, une phase que Larousse regrette qu'elle soit un peu négligée dans les camées modernes, qui sont mis sur le marché sans avoir atteint le beau poli des camées antiques.

Dans la rubrique consacrée au commerce des camées, y sont dénoncées les « supercheries » auxquelles ce commerce donnait lieu à l'époque, telles que la vente d'œuvres modernes faites passer pour antiques, ou bien les différentes techniques utilisées pour rétablir ou restaurer des pièces ayant perdu de valeur.

L'article se termine par le souhait – qui est aussi le nôtre – que cet art, célèbre dans l'antiquité mais risquant de devenir une industrie, puisse être encouragé et maintenu, aussi bien par l'action promotrice des institutions<sup>43</sup> et des associations du secteur que par l'appréciation des particuliers, ayant appris à donner la juste valeur à ces précieux ouvrages d'un artisanat d'art que le caméiste perpétue, en transmettant un art et un savoir-faire qui traversent le temps, en constituant un héritage précieux qui vient de loin, d'un Orient ancien dont les traces revivent grâce à l'œuvre de ces maîtres artisans de l'orfèvrerie.

Maria CENTRELLA  
*Université de Naples « L'Orientale »*

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ACADÉMIE FRANÇAISE, 1992, *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, Imprimerie nationale-Fayard, 9<sup>e</sup> éd., tome I, <http://atilf.atilf.fr/academie9.htm>
- ALCAN, Michel, LABOULAYE, Charles. 1847. *Dictionnaire des arts et manufactures : description des procédés de l'industrie française et étrangère*, Bruxelles, A. Decq, vol. 2.
- BATTISTI, Carlo, ALESSIO, Giovanni. 1975. *Dizionario etimologico italiano*, Firenze, Barbera.
- BOURASSA, N. 1859. « Description de Naples et de ses environs », *L'Écho du cabinet de lecture paroissial de Montréal*, vol. 1, n° 11, p. 167.
- CENTRELLA, Maria. 2011. « Le camée », dans Carolina Diglio, Jana Altmanova (dir.), *Dictionnaires et terminologie des arts et métiers*, Fasano – Paris, Schena – Alain Baudrie et Cie, 2011, p. 63-78.
- Collectif, 1908. *Bibliothèque universelle et revue suisse*, vol. 4.
- Collectif, 1995. *Encyclopædia Universalis*, Paris, Éd. Encyclopædia Universalis, IV<sup>e</sup> éd., vol. 4.

43. Le dictionnaire fait mention d'un prix quinquennal que l'École des beaux-arts attribuait à l'époque afin d'encourager l'art de la gravure sur pierre et, par conséquent, des camées.

- COMMISSION FRANÇAISE SUR L'INDUSTRIE DES NATIONS, 1851. *Travaux de la commission française sur l'industrie des nations*, Paris, Imprimerie impériale, vol. 6.
- COROMINAS, Joan. 1954. *Diccionario critico etimológico de la lengua castellana*, Berne, A. Franche.
- D'ALOE, Stanislas. 1856. *Naples : ses monumens et ses curiosités, avec un catalogue détaillé du Musée Royal Bourbon*, Naples, Imprimerie Piscopo.
- DAUZAT, Albert, DUBOIS, Jean, MITTERAND, Henri. 1993. *Dictionnaire étymologique et historique du français*, Paris, Larousse.
- DELAS, Daniel, DELAS-DEMON, Danièle. 1985. *Dictionnaire des idées par les mots*, Paris, Dictionnaires Le Robert.
- DHIFI, Marie-Hélène. « Camées et bijoux de corail : L'orfèvrerie italienne se réorganise à Torre del Greco », Suite101.fr, <http://marie-h-dhifi.suite101.fr/camees-et-bijoux-de-corail-a8029#ixzz1kpptO6Mx>
- DIDEROT, Denis et D'ALEMBERT, Jean Le Rond (éd.). 1751-1772. *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, Briasson-David-le Breton-Durand, s.v. *camaïeu*, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50537q.r=encyclopedie+diderot+.langFR>
- DU PAYS, Augustin Joseph. 1859. *Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Italie et de la Sicile*, Paris, L. Hachette et cie.
- DUBOC, Édouard. 1856. *Manuel du négociant pour la connaissance des marchandises ou traité précis des diverses productions du globe*, Havre, Costey.
- FÉRÉ, Octave, HYENNE, Robert. 1861. *Garibaldi : aventures, expéditions, voyages : Amérique, Rome, Piémont, Sicile, Naples 1834-1848-1859-1860*, Paris, Librairie moderne.
- FURETIÈRE, Antoine. 1690. *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes, & les Termes de toutes les Sciences et des Arts*, Paris.
- GAUTIER, Théophile. 1968. *Émaux et camées, 1852-1872*, avec une iconographie rassemblée et commentée par Madeleine Cottin, Paris, Minard.
- GIARD, Jean-Baptiste. 1998. *Le Grand Camée de France*, Paris, Éditions de la BNF.
- GODEFROY, Frédéric. 1938. *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Librairie des sciences et des arts.
- HATZFELD, Adolphe, DARMESTETER, Arsène. 1890-1900. *Dictionnaire général de la langue française du commencement du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours*, Paris, Delagrave, réimpression intégrale, 1964, vol. 1.
- IMBS, Paul, QUEMADA, Bernard (dir.). 1977. *Le Trésor de la Langue Française*, Paris, Klincksieck, vol. 5, <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>.
- JURY CENTRAL, 1844. *Exposition des produits de l'industrie française. Rapport du Jury Central en 1844 des produits de l'Industrie française en 18U*, Paris, tome III.
- LAROUSSE, Pierre. 1867. *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Larousse, vol. 3.
- LITTRÉ, Émile. 1863-1872. *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Jean-Jacques Pauvert éditeur, 1956, tome 1.
- MALTE-BRUN, Conrad et LAVALLÉE, Théophile. 1862. *Géographie universelle de Conrad Malte-Brun, entièrement refondue et mise au courant de la science par Th. Lavallée*, Paris, Furne et cie, tome 3<sup>e</sup>.
- MARIETTE, Pierre-Jean. 1750. *Traité des pierres gravées*, Paris, 1750, 2 vol.

- MIRVAL, C. H. de (Champagnac, Jean-Baptiste-Joseph). 1837. *Ernest et Fortunat, ou Les jeunes voyageurs en Italie. Récit descriptif et pittoresque des principales curiosités de cette merveilleuse contrée*, Paris, Lehuby.
- NATIVELLE, Françoise. « Les camées », *Fédération Nationale d'Experts Professionnels Spécialisés en Art (FNEPSA)*, <http://www.fnepsa.fr/+LES-CAMEES+.html>
- NEGRI ARNOLDI, Francesco. 2007. *Il mestiere dell'arte. Introduzione alla storia delle tecniche artistiche*, Naples, Paparo Edizioni.
- PARROCEL, Étienne. 1862. *Annales de la peinture*, Paris, Ch. Albessard et Berard.
- PERICCIOLI MAGGESE, Alessandra. 1989. « Dall'Unità all'apertura della Scuola d'incisione sul corallo », dans Alessandra Periccioli Maggese, Antonella Putaturo Murano, *L'arte del corallo. Le manufatture di Napoli e di Torre del Greco fra Ottocento e Novecento*, Naples, Macchiaroli, p. 51-68.
- PREISSER, Frederick. 1843. « Excursion scientifique et industrielle dans le Tyrol et en Italie », *Revue de Rouen et de Normandie*, vol. 11, p. 116-127.
- READ, Charles André (dir.). 1971, *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, vol. 21.
- REY, Alain (éd.). 2000. *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, troisième éd., tome 2.
- . 2005. *Dictionnaire culturel en langue française*, Paris, Éditions Le Robert.
- . 2011. *Grand Robert de la langue française*, Paris, Éditions Le Robert.
- RIPAULT, Louis-Madeleine. 1830. *Histoire philosophique de Marc-Aurèle avec les pensées de ce prince*, Paris, Barba éd., vol. 3.
- SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT POUR L'INDUSTRIE NATIONALE, 1845. *Bulletin de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale*, Paris, Bouchard-Huzard imprimeur, vol. 44.
- TURPIN DE CRISSÉ, Lancelot-Théodore. 1828. *Souvenirs du golfe de Naples, recueillis en 1808, 1818 et 1824*, Paris, Chaillon-Potrelle.
- VEVER, Henri. 1908. *La bijouterie française au XIX<sup>e</sup> siècle (1800-1900)*, Paris, H. Floury, vol. 3.
- WARTBURG, Walther von, BLOCH, Oscar. 1950. *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, Presses Universitaires de France.